

DnModel Usage-Exception

La rue

La rue Olivier de Serres, c'est quoi ?

Une rue que l'on monte tous les matins, que l'on descend tous les soirs. Des voitures qui montent, des vélos qui descendent. Deux sens de circulation. C'est tous les jours la même rue et à chaque jours différents. Elle change de couleurs, avec les aléas de la vie, des humeurs du temps. Rythmée par les feux, les passages piéton, on zigzag entre les enfants pressés de rentrer et les piétons toujours trop lents. Vite, toujours plus vite. Monter pour arriver à l'heure. Espace de transition, moment de latence, avant de devoir discuter, écouter, parler, attendre, travailler. Face à l'école, on avance, on monte. D'abord, une boulangerie, puis un tabac, un maraicher, un parc vélo, un autre vendeur de légumes, un bar. Puis le portail, enfin. La rue s'arrête à l'école, la découverte de celle-ci ne s'étendra pas. Comme chaque matin, elle s'arrête au même endroit. Mais qu'est ce qu'il reste de cette rue dans l'inconscient collectif, dans l'inconscient personnel ? Un nom, une destination, une distance, un trajet d'un point A à un point B. Qu'est-ce qu'il reste quand on ne fait plus attention aux rires des enfants, à la sonnerie, à la mamie qui traverse ? Qu'est-ce qu'il reste quand on ne fait plus attention à l'Autre et aux détails ? Qu'est-ce que l'on retient quand on ne regarde que ces pieds ? A quelle moment on a convenu que l'on la connaissait assez pour ne plus y prêter attention ? Quand est-ce qu'on s'émerveille, découvre, grandit, si ce n'est pas dans sa rue.

Jade Veillet

La rue Olivier de Serres

Arrivée à 8h10 dans la bouche de métro, l'escalateur emmenant les passagers du sous-sol à cette grande avenue. On s'y presse, sûrement par la volonté de chacun d'avoir le bonhomme vert pour traverser. Il suffit ensuite de longer cette rue pour atteindre celle d'Olivier de Serres. En levant la tête, on aperçoit déjà cette montée goudronnée qui semble interminable. La lumière des lampadaires se projette dans les nombreuses flaques que tout le monde essaye d'éviter. A quelques endroits, cela crée même des embouteillages entre les piétons en leur imposant le dilemme : attendre, marcher dans l'eau ou pousser les nombreuses poubelles qui réduisent le trottoir de moitié ? La rue Olivier de Serres semble être semée d'embûches car passé cet embouteillage, les débris et encombrants jonchés sur le sol bloquent le passage. Faut-il les enjamber ou les contourner ? Choisir cette seconde option signifie marcher sur la route et plus particulièrement sur la piste cyclable. Un cycliste lancé à vive allure descend la rue dans le sens inverse des automobilistes. On entend les pneus crisser sous le coup de frein puissant du conducteur. Le vélo à Paris semble bien dangereux. Il reste quelques mètres à franchir pour atteindre le point culminant de la rue : longer une école (il n'y avait d'ailleurs pas grand monde ce matin), longer les restaurants fermés voir en faillite dont les volets recouvraient une partie de leur vitrine pour enfin arriver à ce bâtiment de glace imposant au beau milieu de cette rue du quinzième.

Charlotte Raimbault

La rue Olivier de Serres, c'est la circulation.

C'est un ballet effréné qui s'excite aux premières heures encore noires et froides de la journée. Il danse au rythme des freins qui crissent, des crient qui se heurtent, des pressés qui se bousculent, des moteurs qui vrombissent, des pédales qui s'enfoncent.

C'est des écoliers qui sautillent et des parents qui repartent avant d'être arrivés.

C'est des vélos, des voitures, des enfants, des personnes âgées, des sans-logis, des habitants qui s'agitent et remuent frénétiquement.

Les danseurs impétueux s'éloignent enfin.

La rue, rendue étroite par les grands immeubles qui l'encadre, est laissée grise. La rue est vide.

C'est une rue.

Puis cette rue se laisse lécher par les premiers rayons de soleil. La présence humaine n'est plus qu'anecdotique. La place est au vent, au roucoulement, au soleil, à la vie. Cette plénitude languissante est parfois troublée par un klaxonne qui résonne, par des chiens qui s'expriment, par des maîtres qui aboient.

Outre ces perturbations, la rue bénéficie d'un peu de répit, elle est réveillée et enfin calme.

Elle redoute le retour de cette danse chaotique et grisonnante le soir venu.

Mathieu Maréchal

Sortie de cours, 12h30, en sortant de l'école, j'emprunte la rue Olivier de Serre. A cette heure, beaucoup d'étudiants d'employés, de familles font la queue dans les boulangerie, les restaurants. Les odeurs se superposent et m'attire tandis que la pluie et l'attente me repousse. Les voitures roulent sans prêter attention, les piétons passent hors des limites, les terrasses des cafés bloquent les passants. Sous le léger ruissellement et les bruits sourd de la ville je descends la rue accompagnée.

Les rues et ruelles se succèdent et mènent chacune à des destination différentes. Une boulangerie attire mon regard. Pas de d'attente, jolie devanture, plats appétissants. Je m'avance et je commande. Près de nous, des bruits d'enfants émanent au loin de l'école du quartier. Les derniers parents viennent les récupérer.

Faire un choix, quel chemin emprunter ? Le plus court ? Le plus sécurisé ? Et quel moyen de transport ? Vélo, voiture, trottinette, bus, métro, ou la marche à pied ?

La rue offre une grande palettes de possibilités. Après quelques minutes d'attente, je sors de nouveau dans la rue. De nouveau ce bruit incessant et grave. Les motos grondent, les passants parlent, les vélos tatillonnent, les voitures klaxonnent. Le relief, la rue, le bruit, tout autour de moi m'incitent à m'échapper, à prendre la fuite. De nouveau les grilles, le plancher de bois, les portes vitrés et ambiance de l'école est retrouvée.

Le patio

Il y a une école, dans cette école il y a un patio, dans ce patio il y a 10 sculptures, 2 hauts parleurs, 3 cabines téléphoniques, 4 poubelles, 5 tables et 10 bancs, il y a aussi 9 chaises et 5 projecteurs. Nous sommes entourés de 4 mur sur 3 étages. Au 2ème étage, il y a des fenêtres, sur une face de ce mur

il y a 27 fenêtres, à travers les vitres, je vois 12 plafonniers, 3 colonnes et un plafond quadrillé. La vitre me semble bleuté et est entourée d'un cadre gris clair. A travers ces fenêtres, je vois des étudiants, sans doute une dizaine. Parmi ces étudiants, je vois un jeune homme, qui regarde au loin.

Il porte une casquette, un t-shirt blanc et d'un seul coup il s'échappe. C'est alors que je me retourne et que je vois ce mur blanc, percé de carrés sur environ 15 cm. Sur un morceau de ce mur, je compte alors 8 par 6 carrés soit 48 carrés. La lumière de fin d'après-midi vient illuminer la face de droite et inférieur du cube. En bas de ce relief, dans un des cubes, j'observe un trou noir formé par un joint décollé par le temps. Le mur n'est pas blanc, mais de nuances de gris formés par les saletés, la poussière et le vieillissement de celui-ci. Des joints séparent les cubes les uns des autres.

Ils sont creusés sur 1 cm environ et laissent entrevoir les bavures laissés par les peintres. Dans le cinquième cube en partant d'en bas à gauche, il y a une fissure noir craquelée, courbée qui s'étend sur 20 cm et disparaît subitement sur le cube d'à côté. Plus le temps passe plus la lumière disparaît laissant les cubes grisant sans lumière qui les anime, sans vie.

Le patio de l'ENSAAMA est un endroit calme, isolé du bruit et de l'agitation. Sous un ciel bleu, quelques arbres se battent en duel entre le mobilier extérieur et les grandes vitres qui réfléchissent le bâtiment de l'école. En bas de l'escalier en béton, légèrement sur la gauche se trouvent trois grandes cabines téléphoniques. Alignées, faisant face au reste de la cour, elles semblent passives, calmes. Ces hautes boîtes de métal et de verre ne servent plus, ou peu. Identiques à l'origine, les marques du temps leur donnent à chacune de plus en plus d'identité, de personnalité. Elles sont toutes pareilles, toutes différentes. Sur la cabine la plus proche de moi se trouvent des lambeaux de papier décollé et déchiré. Les vitres sont sales, la structure est poussiéreuse. La terre s'accumule aussi bien à l'intérieur que sur les légers rebords gris métallisé. La rouille sur le support du combiné offre des textures subtiles et des nuances de marron rouge. Chaque détail de cet ensemble participe à donner à ces cabines un aspect intemporel, inerte.

Hoël Moysan

A priori, un arbre reste un arbre. C'est un tronc, des branches, et des feuilles au bout. Cependant, en prêtant légèrement attention, un arbre est unique. Celui-là est différent des autres. Le temps a laissé sa trace sur son tronc. Il s'élève pour surplomber le patio et abriter les habitants de l'école. Les branches, au fil des années se sont contorsionnées pour éviter des obstacles imaginaires. Certaines feuilles frileuses commencent à se teinter prématurément d'ocre, de jaune, et d'orangé, dans l'attente de la saison froide. Certaines même, ayant revêtu leur nouvelle robe, sont déjà tombées au sol, attendant que le vent les balaye. Et pour les survivantes, les insectes s'attaquent à les grignoter. Ajourées, elles filtrent les rayons du soleil.

Jade Veillet

Il y a des dalles de bétons qui induisent un chemin que les élèves s'efforcent de ne pas suivre.
Il y a une parcelle de terre délimitée par des dalles de béton.
Il y a un tronc massif, imposant, ancré dans une parcelle de terre.
Il y a une branche qui traverse l'espace, et tente de se différencier du tronc.
Il y a une feuille verte tachetée d'orangé, accrochée à cette branche.
Il y a un insecte qui grignote cette feuille.
Il y a des élèves qui s'appliquent à décrire une feuille accrochée à une branche, reliée à un tronc, ancré dans une parcelle de terre, encadrée par des dalles de béton.

Jade Veillet

La cabine téléphonique

A l'ombre d'un sapin dans le calme de l'école, je me pose face à un objet disparu « la cabine téléphonique ». Alors que je commence à l'observer, je prends connaissance des marques que le temps a laissées sur l'objet : vitres moins transparentes, terre, déjections animales, perte de brillance mais surtout perte totale de fonctionnalité. Que fait-elle ici ? A quoi sert-elle ? Où sont passés les étudiants qui faisaient encore la queue il y a quelques décennies pour parler à leurs proches. Je m'imagine alors y pénétrer. Je me tiens devant la porte, je l'ouvre, j'entre et je la ferme derrière moi. Prisonnière de cette cage de verre, à la vue des regards, isolée des sons. Je me retourne alors et tombe sur ce téléphone bleu, en plastique, attaché à son bloc de métal orné de touches. Je prends alors l'objet, presse les touches et j'appelle.

La Terre, le monde, l'Europe, la France, Paris, le 15^e arrondissement, le quartier Georges Brassens, la rue Olivier De Serres, l'ENSAAMA, son patio. Une porte, des escaliers, des arbres, une cabine téléphonique. Elle est grise et marron. De forme rectangulaire. Assez froide. Peu accueillante malgré cette porte qui s'ouvre en grand et qui pourrait nous accueillir pour un moment de partage. Un moment de partage avec une personne non présente. Un moment de partage à distance. L'aluminium renforce cette froideur. Tout comme ce combiné bleu que l'on va devoir poser au creux de notre cou. Les portes se referment et nous laissent dans cet espace clos, une bulle. On se retrouve seul avec notre interlocuteur. Un appel vif ? Un moment chaleureux ? Un appel tant attendu ? Une déception ? Personne à l'autre bout du fil. Ce bruit sourd qui résonne, une tonalité sans fin. Comme le bruit des pièces tombées au fond de la machine. Fin de l'appel. Une cabine tout en contraste, mêlant froideur et chaleur. Laissant chaque utilisateurs à ses émotions, n'interférant avec eux que comme un lien. Ce même lien qui relie deux personnes par un appel téléphonique.

Amélie Morin